

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rencontre avec Varèse

Jean Vallerand

Volume 1, Number 5, September–October 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59668ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallerand, J. (1959). Rencontre avec Varèse. *Liberté*, 1(5), 304–306.

Rencontre avec Varèse

J E A N V A L L E R A N D

Il y a un an, je ne connaissais de la musique d'Edgard Varèse que quatre oeuvres qu'une compagnie de disques venait de graver: *Intégrales* et *Octandre* qui sont de 1923, *Ionisation* qui est de 1931 et *Densité 21.5* qui est de 1936. Ces quatre pages étaient et sont encore les seules de Varèse qui aient été endisquées.

Quand Radio-Canada me demanda d'aller à New York interviewer Varèse pour une émission *Premier Plan*, je n'eus guère le temps d'hésiter car l'affaire se décida trop rapidement; je dus prendre l'avion à une demi-journée d'avis et ce n'est que dans le taxi qui, en compagnie du réalisateur Gérard Chapdelaine, m'emmenait vers la maison que Varèse habite à Greenwich Village que je découvris l'ampleur paradoxale de ma situation. J'avais à interroger un compositeur dont la plus jeune oeuvre que je connusse de lui datait déjà de vingt-trois ans.

J'ai un défaut que je partage en commun avec d'autres musiciens: je ne peux vraiment connaître un compositeur qu'à travers sa musique et non à travers les commentaires que l'on a faits sur elle, et encore moins à travers les notes biographiques que dictionnaires et essais critiques renferment sur lui. Au moment où nous sonnâmes à la porte de Varèse, rue Sullivan, je sombrais dans la panique malgré le réconfort que Chapdelaine, psychologue, m'avait prodigué tout au long du parcours en me parlant de l'affabilité de Varèse qu'il avait déjà rencontré la veille.

Dès que je vis Varèse mon trac disparut. Les mots affabilité, gentillesse, sont trop faibles pour décrire le charme qui se dégage de cet homme, de ce sourire où s'inscrit une bonté qui, s'appuyant sur le roc d'une profonde expérience humaine, résulte de la conviction que la vie est belle et la fraternité naturelle. Le naturel, voilà le mot que je cherchais, le naturel de la sagesse, celui si rare de l'hospitalité, celui aussi de la vie. Car Varèse est un homme qui vit dans sa totalité chaque instant de l'existence et pour qui chaque instant possède sa dignité et sa noblesse. Notre visite

n'était pas pour lui du temps volé à des besognes infiniment plus importantes que la préparation d'une interview, elle faisait naturellement et simplement partie du temps Varèse, de la vie Varèse et Varèse s'y livrait tout entier sans regard inquiet vers les feuilles de papier à musique qui sont sur le piano, sur la table de travail, et auxquelles il pourrait revenir si nous n'étions pas là. Nous n'avons pas l'impression de l'interrompre dans son travail, nous entrons dans son existence et il nous y accepte comme si tous les trois nous marchions dans une réalité nécessaire. Plus tard en fin de soirée nous marcherons à travers Greenwich Village en quête d'un restaurant italien où continuer de causer, et cela aussi sera très important pour lui.

J'ai interviewé beaucoup de gens depuis dix-sept ans que je fais de la critique musicale professionnelle; Varèse est le seul avec qui la rencontre ne se soit pas résumée à l'inéluctable série de questions et de réponses, mais soit devenue, après quelques répliques, une véritable conversation. Conversation qui s'est prolongée jusqu'à une heure tardive de la soirée et où nous avons parlé de beaucoup de choses, de Varèse bien sûr, de sa jeunesse, de ses études, de ses travaux, de ses convictions, mais aussi des compositeurs qu'il aime, Léonin, Pérotin, Guillaume de Machaut, Monteverdi, Beethoven, Berlioz, Debussy. Et puis, nous avons écouté de la musique, *Arcanes*, *Déserts* et un repiquage monaural du *Poème électronique* composé pour le pavillon Philips de l'Expo de Bruxelles.

J'ai examiné avec Varèse la dernière partition de *La Mer* où Debussy a noté ses corrections; quelques-unes sont bouleversantes. Toutes ces corrections sont notées de la petite écriture fine de Debussy et la partition est dédiée à Varèse. Ces corrections, les grands chefs d'orchestre les connaissent parce que Varèse les a montrées à qui le lui a demandé. Et cela aussi définit l'homme qu'il est car d'autres auraient considéré une telle partition comme une propriété personnelle à tenir secrète.

Edgard Varèse est un homme du XXe siècle. Mais il prolonge une tradition fondamentale de l'art musical, tradition que les grands auditifs se transmettent depuis le moyen-âge, la tradition de ceux pour qui "le son est une matière vivante", pour qui la musique consiste à sculpter le son, "à donner corps à l'âme qui est à l'intérieur des sons." D'ailleurs, quand un compositeur me dit son admiration passionnée de Monteverdi, je sais à qui j'ai affaire: je suis devant un musicien pour qui la musique répond à une nécessité de l'audition intérieure et non à une nécessité abstraite d'écriture.

Pour nombre de compositeurs contemporains la musique commence au signe, à l'écriture, à la note; pour Varèse, elle com-

mence au son et l'écriture n'en est que l'aboutissement graphique. La logique et la beauté de la musique de Varèse ne sont pas graphiques, elles sont sonores ; cette musique ne se complaît pas à des disciplines abstraites constituées en un corps de doctrine fermé sur lui-même et satisfait de sa propre image. Pour Varèse, l'écriture ne se justifie pas par l'écriture. Le problème de l'écriture ne se pose d'ailleurs pas avec lui, puisque pour lui l'écriture n'est que le signe du son. La musique est dans l'audition intérieure et le compositeur écrit ce qu'il entend; c'est dans l'audition intérieure qu'elle naît et non sur le papier.

Ma rencontre avec Varèse m'a confirmé dans le droit que j'ai toujours réclamé de croire à une musique contrôlée par l'oreille, à une musique qui soit dans le prolongement de cette tradition que je crois la seule valable en musique: la tradition des compositeurs qui ont des oreilles et pour qui l'écriture est une conséquence de l'audition intérieure et non un impératif catégorique chargé d'alimenter l'invention. Ces principes sont tellement battus en brèche par certaines manifestations de la musique contemporaine que l'on est tenté de se prendre pour un réactionnaire si l'on persiste à s'y raccrocher.

Il n'y a pas de compositeur plus résolument de son temps qu'Edgard Varèse. Ma rencontre avec ce créateur m'a ancré définitivement dans la conviction que les vrais compositeurs sont ceux qui entendent avant d'écrire, que la grande loi de l'art est celle de la liberté.

Jean Vallerand